



1

■ Introduction : Des derniers hiéroglyphes à la lettre à Bon-Joseph Dacier : quinze siècles de tâtonnements

par Jean Winand

L'édit de Milan pris par Constantin en 313 légalisa le christianisme dans le monde romain. La conversion personnelle de l'empereur, qui fit apposer le chrisme sur ses étendards (cf. *infra*, 4.1), marqua une étape importante dans la fin du paganisme. En 391 (ou 392), sous la conduite fanatique de Théophile, évêque d'Alexandrie, eut lieu la destruction du grand Serapeum, qui fut complètement saccagé et dont la bibliothèque fut anéantie (cf. *infra*, 4.3.1). L'éradication des cultes païens était la conséquence de l'édit de Thessalonique de 380 par lequel Théodose I^{er} avait fait du christianisme la seule religion de l'État. La fermeture du temple de Philae en 530 sur l'ordre de Justinien scella définitivement le sort des cultes égyptiens. C'est de cet édifice, aux confins méridionaux de l'Égypte, qui était devenu à la fin de l'Antiquité le dernier bastion de la culture pharaonique, que proviennent les ultimes témoignages de l'écriture indigène : une inscription hiéroglyphique datée de 394 et un graffito démotique, un peu plus récent, daté de 452.

On fait généralement coïncider la naissance de l'égyptologie scientifique avec le déchiffrement des hiéroglyphes par Jean-François Champollion, déchiffrement symbolisé – sans doute un peu artificiellement – par la lettre que Champollion adressa à Bon-Joseph Dacier, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres, et qui fut lue en séance publique le 27 septembre 1822 (cf. *infra*, 9.5).

Si l'ancienne écriture monumentale des pharaons est encore attestée à la fin du IV^e siècle, et même si l'on a préservé un graffiti démotique datant du milieu du V^e siècle, la maîtrise des hiéroglyphes et la pratique courante du démotique dans la vie quotidienne avaient été perdues depuis plus longtemps au profit du grec, largement répandu dans les villes, et du copte, un terme qui désigne le dernier avatar de la langue égyptienne, mais aussi un système d'écriture de type alphabétique dérivé du grec (cf. *infra*, 2.5). Pendant environ un millénaire et demi, l'écriture des pharaons est ainsi demeurée une énigme pour le monde occidental.

Un tel hiatus pose question. Pourquoi les hiéroglyphes sont-ils restés en déshérence aussi longtemps ? Qu'est-ce qui peut expliquer que les humanistes de la Renaissance, que les philosophes et les savants de l'Époque baroque et du Siècle des lumières aient tourné ainsi en rond sans trouver la faille qui leur aurait permis d'entrer dans le système de cette écriture ? C'est à ces questions que tendent de répondre les études qui ont été rassemblées ici en préambule à l'exposition consacrée à la réception des hiéroglyphes depuis l'Antiquité classique jusqu'au déchiffrement de 1822.

La manière dont l'écriture hiéroglyphique fut perçue au cours des âges est d'abord révélatrice de l'idée qu'on se faisait de l'Égypte ancienne, de la place qu'on lui reconnaissait, ou plutôt qu'on lui assignait, dans l'histoire de la civilisation mondiale. Pendant très longtemps, en effet, l'histoire de l'humanité fut pensée en Occident comme une histoire unitaire, dont le récit biblique constituait la clef de voûte. Il était par conséquent inconcevable que la civilisation égyptienne, dont on percevait sans peine la haute antiquité et le degré de raffinement, pût constituer un rameau indépendant de la civilisation mondiale. De même que l'Antiquité classique, celle des philosophes grecs et romains, avait pu être rattachée sans trop de difficulté à l'histoire judéo-chrétienne, en faisant tour à tour de Platon et d'Aristote des précurseurs de la pensée chrétienne, l'Égypte des pharaons, même si elle avait des côtés obscurs révélés par la Bible, fut à son tour embrigadée dans la reconstitution de l'histoire mondiale telle que la concevaient les théologiens. Au prix de contorsions qui apparaîtraient sans doute risibles aujourd'hui, où interviennent des personnages légendaires comme Cham, le fils de Noé, et Hermès Trismégiste, l'Égypte était perçue, suivant en cela une tradition tenace remontant à l'Antiquité classique (cf. *infra*, 3.2.3), comme la terre de toutes les sagesse cultivées dans le secret des temples par des hiérogrammates détenteurs d'un savoir multiséculaire. Ces connaissances, dont l'écriture hiéroglyphique constituait le réceptacle idéal, contenaient des bribes éparses, mais tangibles de la vraie foi, celle qui avait été enseignée par Dieu à Adam, et qui s'était diluée lors de la confusion des peuples après le tragique épisode de la Tour de Babel. Cette théologie primitive – la *prisca theologia* – était le maillon qui reliait l'Égypte ancienne à la civilisation chrétienne. En cherchant à pénétrer le secret de l'écriture hiéroglyphique, les docteurs de l'Église remontaient dans le temps et donnaient une nouvelle assise à l'enseignement de la Bible.

Les mêmes causes produisant généralement les mêmes effets, c'est une préoccupation analogue qui poussa les érudits à rattacher la culture chinoise au monde judéo-chrétien, en passant par l'Égypte ancienne. À nouveau, il était inconcevable qu'une civilisation apparemment si raffinée, dont certains allaient jusqu'à imaginer qu'elle pouvait plonger ses racines dans une époque antérieure au Déluge, fût laissée en dehors de l'histoire mondiale telle que la théologie chrétienne l'avait laborieusement reconstruite au cours des siècles. Il parut donc tout à fait légitime aux XVII^e et XVIII^e siècles de poser un lien historique entre la Chine et l'Égypte pharaonique (cf. *infra*, 7.6.2 et 8.3). Non seulement, on se convainquit aisément des similitudes entre les deux systèmes d'écriture – il faut dire qu'on comprenait un peu l'un et pas du tout l'autre, ce qui rendait les équivalences plus faciles –, mais on alla jusqu'à supposer que la Chine n'était en définitive rien d'autre qu'une colonie jadis fondée par les Égyptiens à la suite de la célèbre expédition du roi Sésostri dont l'Antiquité classique avait rapporté la légende¹.

L'Égypte fut ainsi perçue à la Renaissance comme le berceau de la civilisation mondiale auquel il était prestigieux de se rattacher. On vit ainsi fleurir des reconstructions généalogiques qui devaient relier les puissants de ce monde, rois, empereurs, ducs, cardinaux et papes à des ancêtres prestigieux de la Vallée du Nil. L'idéologie et la propagande politique s'emparèrent à leur tour de ces matériaux pour faire dériver des pharaons l'origine des nations et des peuples de la terre. Il n'est pratiquement aucun pays d'Europe qui ne se soit alors inventé d'illustres ancêtres égyptiens. En la matière, la palme revient certainement à Annius de Viterbe, qui alla jusqu'à fabriquer de toutes pièces des sources antiques, dont un texte complet de Manéthon, pour prouver entre autres choses, que les Étrusques, dont il chérissait par-dessus tout la culture, descendaient en réalité des Égyptiens (cf. *infra*, 5.2.1). C'est aussi sur la foi de son enseignement que le pape Alexandre Borgia se laissa convaincre – sans doute aisément – que sa famille était d'une manière ou d'une autre liée à Osiris, comme le suggère très ouvertement la décoration de ses appartements au Vatican réalisée par Pinturricchio, où le taureau figurant sur le blason des Borgia fut assimilé à la figure d'Apis².

¹ Voir MALAISE Michel, « Sésostri, Pharaon de légende et d'histoire », dans *Chronique d'Égypte*, 1966, vol. 41, pp. 244-272.

² Voir CARRASCO Raphaël, *La famille Borgia, Histoire et légende*, Montpellier (Presses universitaires de la Méditerranée), 2013, ch. IV, §§ 40-41 de l'édition électronique.

À y regarder d'un peu plus près, l'impasse dans laquelle l'Occident fut plongé pendant si longtemps a des causes multiples. On distinguera ici des facteurs internes à l'Égypte, ensuite des circonstances externes liées à la qualité des témoignages, mais aussi aux conditions matérielles qui conditionnaient la connaissance de l'Égypte.

Tout d'abord, le déchiffrement de l'égyptien devait surmonter un double handicap. Il y avait bien sûr une écriture complexe dont il fallait retrouver le fonctionnement. Ensuite, la langue égyptienne elle-même présentait son propre lot de difficultés dans la mesure où elle ne se rattachait pas aux langues indo-européennes, ni aux langues sémitiques, c'est-à-dire à des langues avec lesquelles les érudits de la Renaissance et des siècles suivants avaient quelque familiarité. La tâche était d'autant plus ardue que l'hébreu fut très longtemps tenu comme la langue originelle dont devaient nécessairement dériver toutes les langues connues. Le fait que certains humanistes s'ingénierent à lui substituer d'autres langues-mères pour flatter l'orgueil national, avec les mêmes prérogatives impérialistes, ne fit qu'ajouter à la confusion sans faire avancer d'un iota la connaissance de l'égyptien³. Il faut en effet attendre le milieu du xviii^e siècle pour voir émerger quelques rudiments de grammaire historique et de phonologie, qui allaient permettre d'envisager l'étude des langues et leur comparaison sur des bases solides.

Après le Moyen-Âge, où l'Égypte ancienne n'apparaît qu'au travers d'un voile brumeux (cf. *infra*, 4.1), les humanistes de la Renaissance ne pouvaient fonder leur jugement que sur deux types de sources ou de témoignages. Tout d'abord, les sources matérielles étaient encore excessivement réduites, surtout au xv^e siècle. À part les sphinx de Nectanébo, qui demeurèrent toujours visibles, les obélisques – à l'exception de celui du Vatican, malheureusement anépigraphes – ne furent progressivement ramenés à la lumière que dans le dernier quart du xvi^e siècle, sous le pontificat de Sixte Quint (cf. *infra*, 5.2.1). La découverte de la *Mensa Isiaca*, dans le premier quart du xvi^e siècle, qui fut tenue pendant plus de deux siècles comme un témoin majeur, ne fit en réalité qu'ajouter une nouvelle couche de confusion, puisqu'il s'agissait d'une création romaine du i^{er} siècle de notre ère. L'Égypte elle-même restait peu visitée. Les rares descriptions qui en sont parvenues, comme celles de Cyriaque d'Ancône (1391-1452) ou de Pietro della Valle (1586-1642), restent très approximatives dès qu'il s'agit des écritures. Les reproductions d'inscriptions hiéroglyphiques étaient peu précises, quand elles n'étaient pas tout simplement inventées (cf. *infra*, 5.2.1).

Les humanistes se tournèrent dès lors vers les auteurs classiques. Sans jamais être un sujet à la mode, l'écriture hiéroglyphique a régulièrement bénéficié de l'attention des anciens. On peut regrouper ces témoignages en trois groupes. Le premier, le moins fourni hélas, comprend des auteurs qui avaient une connaissance directe de la matière dont ils traitaient. D'origine égyptienne, mais hellénisés, ils appartenaient à la classe sacerdotale, et avaient à ce titre accès aux bibliothèques des temples. Ces hiéroglyphes, comme on les appelle, étaient notamment versés dans les arcanes subtiles dans lesquelles s'était engagée l'écriture hiéroglyphique dans la dernière période de son histoire, à l'époque ptolémaïque, puis romaine. De cette production, il ne nous est parvenu que peu de choses : un traité sur les hiéroglyphes dont il ne reste que quelques fragments rédigés par Chaeremon, qui vécut à l'époque de Néron, dont il fut le précepteur, et un autre traité sur les hiéroglyphes transmis sous le nom d'Horapollon, à dater au plus tôt du v^e siècle de notre ère (cf. *infra*, 3.2.4). En dehors de leur caractère de conservation très partiel, ces ouvrages ne livrent aucune vue d'ensemble du système hiéroglyphique⁴. On a en réalité à faire à des listes de quelques signes pour lesquelles sont proposées des interprétations parfois accompagnées d'un commentaire. Pour faire bonne mesure, on ajoutera une traduction, ou plutôt une paraphrase d'un obélisque faite par un certain Hermapion et transmise par Ammien Marcellin (cf. *infra*, 3.3).

Dans la seconde catégorie, se rangent des observateurs, historiens, géographes ou spécialistes des sciences naturelles, qui mentionnent au passage une graphie hiéroglyphique ou un mot égyptien, et en donnent la signification, sans trop s'encombrer de considérations théoriques (cf. *infra*, 3.1).

Enfin, dans le troisième groupe, il faut placer des philosophes, généralement rattachés à l'école platonicienne. Ces derniers mobilisent des éléments de l'écriture hiéroglyphique pour les intégrer dans une vision personnelle, le plus souvent syncrétique, sur les rapports de la connaissance au divin. Dans ces constructions spiritualistes, dont Plotin et Jamblique sont les plus illustres représentants, l'écriture hiéroglyphique apparaît comme un médium supérieur à l'alphabet pour comprendre le divin et communiquer avec lui. Le caractère iconique de l'écriture est ainsi mis en avant comme étant le mieux adapté pour exprimer le monde des idées. Cette conception radicale occulta complètement la composante linguistique, qui fait pourtant partie intégrante du système hiéroglyphique (cf. *infra*, 2.3). Il en résulta l'image d'une écriture symbolique, détachée de toute attache avec une langue particulière, et qui pouvait dès lors prétendre avoir une portée universelle (cf. *infra*, 3.2.3 et 3.2.5).

³ C'est ainsi que Goropius Becanus, au xvi^e siècle, entreprit de rédiger un très pesant traité où il essaya de démontrer que le flamand était la langue du Paradis (WESTSTEIJN Thijs, « *From Hieroglyphs to universal characters. Pictography in the early modern Netherlands* », dans JORINK Eric, RAMAKERS Bart (dir.), *Art and science in the early modern Netherlands/Netherlands Yearbook for History of Art*, Zwolle, 2011, p. 249).

⁴ Fait exception un passage de Clément d'Alexandrie, lequel dépend probablement d'une source égyptienne, où l'on trouve une taxinomie des signes utilisés dans l'écriture hiéroglyphique (cf. *infra*, 3.3).

C'est cet aspect qui retint tout particulièrement l'attention des érudits de la Renaissance. Les humanistes du ^{xv}^e siècle, sous la conduite de Marsile Ficin, le traducteur de Platon et de Jamblique, mais aussi du *Corpus hermétique*, délaissèrent en effet l'enseignement d'Aristote, qui avait été prédominant dans la scholastique médiévale, pour se tourner vers l'école platonicienne. Ils furent donc réceptifs à l'idée que l'Égypte avait conçu une écriture spéciale pour fixer les enseignements les plus élevés et les plus secrets de sa théologie, laquelle préservait des traces importantes de la révélation divine. L'écriture hiéroglyphique, de portée universelle, se passait d'une réalisation linguistique, parlant directement à l'intellect au moyen d'images dont il fallait retrouver la portée symbolique. Une telle analyse pouvait en partie se faire grâce aux témoignages des anciens et notamment des *Hieroglyphica* d'Horapollon dont les notices posaient des équivalences entre images et sens (cf. *infra*, 3.2.4).

Malheureusement, les textes de l'Antiquité classique se contentaient de gloser les quelques signes hiéroglyphiques dont ils avaient à traiter. Aucun dessin d'hiéroglyphe ne fut jamais transmis par aucun manuscrit. Il était par conséquent impossible d'établir une quelconque correspondance avec un signe figurant sur un monument authentiquement égyptien et un passage de Diodore de Sicile, de Plutarque, de Chaeremon ou d'Horapollon. Les humanistes de la Renaissance s'en sont d'ailleurs soigneusement gardés. Loin de chercher à déchiffrer les quelques inscriptions qui étaient alors accessibles, ou à tout le moins de repérer quelques signes dont parlaient les anciens, ils préférèrent se lancer dans la production de nouveaux textes. À défaut de comprendre ce que les Égyptiens avaient écrit, ils se persuadèrent un peu facilement d'avoir retrouvé l'esprit des hiéroglyphes. Comme ils ne pouvaient pas réaliser que les signes dont il était question correspondaient à des hiéroglyphes précis, ayant une forme définie, tout type d'aigle, de serpent, de singe ou d'abeille pouvait faire l'affaire, dans n'importe quelle position ou attitude. Les néo-hiéroglyphes, qui sont la marque de la Renaissance, furent dès lors conçus et dessinés à partir de modèles divers – très peu égyptiens, davantage romains – et selon les conventions artistiques de l'époque (cf. *infra*, 5.4). Une autre conséquence de la lecture des anciens fut la confusion entre les signes hiéroglyphiques *stricto sensu*, en tant qu'éléments constitutifs d'une écriture, et des compositions figurées qui se laissaient gloser selon les mêmes principes que les signes d'écriture (cf. *infra*, 5.4.4 et 5.4.5).

À l'Époque baroque, le père Athanase Kircher (1602-1680) suivit en gros les mêmes méthodes d'interprétation symbolique, mais en les appliquant cette fois à des monuments authentiquement égyptiens (avec quelques exceptions). Pour Kircher toutefois, la vision théologique resta toujours dominante. Le déchiffrement de l'écriture hiéroglyphique n'était pas un but en soi, mais un moyen pour affermir le message de l'Église à l'époque de la Contre-Réforme. Approfondissant le sillon tracé par les humanistes, Kircher persévéra dans l'interprétation symbolique de l'écriture hiéroglyphique à laquelle il n'associa aucune réalisation linguistique (cf. *infra*, 7).

Au milieu de ce monde de symboles, où l'univers apparaissait comme un vaste système hiéroglyphique – avec des modes d'expression variés comme l'allégorie, les emblèmes, les *imprese*, l'héraldique, les émissions monétaires – le ^{xvii}^e siècle fut le témoin d'une révolution qui ne fit pas grand bruit à l'époque : la redécouverte de la langue copte, dernier témoin de la langue égyptienne indigène. Dans un premier temps, le copte permit de résoudre une aporie dans la manière dont on concevait alors la culture de l'Égypte ancienne. En effet, si les hiéroglyphes n'avaient été inventés que pour noter les pensées les plus sublimes de la religion et de la philosophie, il fallait bien que les Égyptiens aient disposé d'une langue et d'une écriture pour communiquer. On imagina dès lors un système où, à côté d'une écriture savante – l'écriture hiéroglyphique – qui ne notait que des idées, existaient une langue et une écriture prenant en charge les besoins de la vie courante. Le copte, dont on faisait alors remonter très haut les origines, permit de résoudre cette énigme. Par la suite, quand on découvrit les premiers textes hiératiques, la tentation fut de rattacher cette écriture cursive directement au copte, en y voyant une forme d'alphabet. En réalité, l'écriture copte – un système alphabétique dérivé du grec – ne remonte pas au-delà du ⁱⁱⁱ^e siècle de notre ère. Cela posé, la science moderne a montré qu'il existait à l'époque pharaonique un double, voire un triple, système graphique et linguistique, avec des registres et des domaines d'expression réservés (cf. *infra*, 2). L'intuition des érudits de l'époque baroque, à défaut d'être confirmée dans les faits – l'écriture hiéroglyphique n'est pas qu'une écriture, mais note aussi une langue, et l'apparition du système alphabétique est plus récente que ce qu'on croyait alors – a néanmoins reçu une forme de validation d'un point de vue général.

Le Siècle des Lumières attacha une importance accrue au copte, d'abord en éditant des manuscrits, ce que n'avait jamais ambitionné de faire Kircher, qui s'était très tôt détourné du copte, ensuite en approfondissant l'idée d'une filiation entre le copte et l'égyptien ancien. Par ailleurs, la base documentaire s'élargissait en fournissant de nouveaux matériaux grâce aux relevés effectués par des explorateurs audacieux, qui révélèrent plusieurs sites de Haute-Égypte, mais aussi grâce à des fac-similés plus précis d'objets déjà connus, comme en portent témoignage les publications de Bernard de Montfaucon et Anne-Claude de Caylus. Au début du ^{xix}^e siècle, les chercheurs allaient bientôt pouvoir compter sur des relevés de grande qualité comme le *Voyage dans la Basse et la Haute-Égypte* de Vivant Denon, mais surtout la monumentale *Description de l'Égypte*, fruit de la campagne d'Égypte de Bonaparte (cf. *infra*, 9). C'est au cours de cette campagne que fut découverte la Pierre de Rosette, un

décret sacerdotal portant trois versions d'un même texte : une version hiéroglyphique en égyptien dit de tradition, une version en langue et en écriture démotiques, et une version en grec.

En définitive, il fallait pour déchiffrer l'écriture hiéroglyphique réunir plusieurs conditions. Tout d'abord, se débarrasser de l'impasse dans laquelle avait conduit la tradition platonicienne, amplifiée par la Renaissance et poussée jusqu'à l'absurde par l'entreprise apologétique de Kircher. La déconstruction du modèle kirchérien commença dès la fin du ^{xvii} siècle et se poursuivit au Siècle des Lumières (cf. *infra*, 8.1). Ensuite, il fallait un corpus suffisant de textes pour tester les hypothèses. Les ^{xvi} et ^{xvii} siècles avaient certes redressé les obélisques, mais les textes en étaient d'un accès difficile, renfermant pour certains des graphies tardives, ce qui ajoutait à la difficulté. Ce fut l'œuvre du ^{xviii} siècle d'élargir la base documentaire à plusieurs types de documents, et à commencer le tri entre ce qui était authentiquement égyptien, ce qui ne l'était assurément pas, et ce qui relevait plutôt de l'égyptomanie. Ensuite, il fallait une clef qui puisse donner le chiffre, au sens premier du terme. Ce fut la Pierre de Rosette. Enfin, il fallait pour avancer rapidement raccrocher ce qu'on lisait à une langue connue. C'est ici que le copte, dont l'étude était alors suffisamment avancée, fournit aux chercheurs une base lexicale solide.

Il restait à trouver le génie qui put relier ces morceaux épars pour en faire une théorie cohérente. Quand Jean-François Champollion confia à son frère en septembre 1822 qu'il tenait enfin l'affaire, il venait précisément de comprendre que l'écriture hiéroglyphique était tout à la fois une écriture et un support linguistique et qu'elle combinait trois classes de signes : des logogrammes, des phonogrammes et des classificateurs sémantiques. Ce déclic, qui littéralement stupéfia Champollion, fonda la naissance de l'égyptologie en tant que science.

La suite du volume est organisé de la manière suivante. Après cette courte introduction, le lecteur trouvera une présentation des écritures égyptiennes – hiéroglyphique, hiératique, démotique et copte – et un exposé des principes généraux du fonctionnement des hiéroglyphes (ch. 2). La manière dont l'écriture hiéroglyphique fut perçue et intégrée dans les systèmes de pensée de l'Antiquité classique fait l'objet du chapitre suivant (ch. 3). On traite ensuite du rapport de l'Occident à l'Égypte durant le Moyen Âge et de la perception des écritures égyptiennes par les Coptes, puis par la culture islamique à la même période (ch. 4). La période de la Renaissance – exceptionnellement riche – fait l'objet d'une étude importante (ch. 5), dont on a extrait ce qui concerne la Principauté de Liège, à laquelle est réservée une étude séparée (ch. 6). Le ^{xvii} siècle, marqué par la personnalité extraordinaire du père Athanase Kircher est ensuite abordé (ch. 7) avant de se tourner vers le Siècle des Lumières et les premiers progrès significatifs vers une connaissance plus raisonnée de l'Égypte ancienne (ch. 8). Le dernier chapitre enfin traite des dernières étapes qui menèrent au déchiffrement de Jean-François Champollion (ch. 9). La conclusion présente une synthèse de ce long cheminement et aborde brièvement la question des nouvelles écritures à prétention universelle, comme l'écriture Bliss (ch. 10).

Le catalogue des objets exposés forme la seconde partie du volume, qui se conclut par une bibliographie générale.

L'exposition sur la réception des hiéroglyphes depuis l'Antiquité classique jusqu'à la découverte de Champollion s'inscrit dans les célébrations du bicentenaire du déchiffrement. Elle a tiré parti de la grande richesse du fonds ancien de la bibliothèque de l'Université de Liège, qui en forme le noyau. Quelques volumes dont la présence était jugée indispensable ont été prêtés par la *Koninklijke Bibliotheek et Bibliotheek royale* (KBR) de Belgique. En dehors des documents imprimés, complètent l'exposition quelques objets provenant des collections du *Musée royal de Mariemont*, du *Musée Grand Curtius* de Liège, et du *Cabinet des monnaies et médailles* de la KBR. L'exposition se signale encore par la présence de trois réalisations faisant intervenir les techniques modernes de saisie numérique des monuments et de réalité virtuelle.

*

* *

La mise sur pied d'une exposition et la rédaction du catalogue qui l'accompagne sont déjà des entreprises de longue haleine dans une situation normale. La crise sanitaire mondiale a eu son lot de répercussions sur la préparation de cette manifestation. Si les délais ont pu être respectés contre vents et marées, c'est grâce à la collaboration et à l'enthousiasme d'une équipe très diversifiée que j'ai ici le plaisir de remercier.

Dès le début du projet, Laurence Neven et Cécile Oger ont été d'un grand secours pour repérer les ouvrages essentiels et en assurer le traitement. Tout au long de la préparation de l'exposition, Laurence a assuré la coordination avec le Musée Curtius. Le service de numérisation de la bibliothèque de l'Université a fourni de manière toujours très professionnelle les images en

haute définition des planches nécessaires à l'illustration du catalogue et a par la même occasion enrichi le catalogue de numérisation des livres anciens de l'Université (projet Donum).

Gaëlle Chantrain a pris en charge plus spécifiquement la rédaction du catalogue des objets exposés, avec l'aide efficace de Julien Dechevez. Cela a parfois pris l'allure d'une course contre la montre dans les derniers moments. Gaëlle a aussi servi d'agent de liaison avec le service des Presses de l'ULiège, que je remercie ici au travers de son directeur Jérôme Jamin et de Cathy Prince, chargée de projet.

L'exposition s'inscrit dans un partenariat structurel qui lie l'Université et les Musées de la Ville de Liège. Je voudrais remercier tout particulièrement l'échevin de la culture, Jean-Pierre Hupkens, qui travaille inlassablement à mettre en œuvre tout type de synergie entre la Ville et l'Université. Pierre Paquet, directeur général du Grand Curtius, a immédiatement accueilli l'idée de ce projet. Avec ses équipes – et je pense plus spécialement à Jean-Luc Schutz –, tout a été fait pour rendre cette manifestation possible dans les meilleures conditions en dépit des freins multiples liés à la crise sanitaire.

La numérisation du monument d'Hubert Mielemans, conservé à l'église Sainte-Croix à Liège, et le traitement et l'exploitation qui en ont suivi auraient été impossibles sans l'expérience du professeur Pierre Hallot (Faculté d'architecture). C'est encore lui qui a fourni la digitalisation de l'obélisque du Latran, qui constitue la ressource indispensable de l'expérience de réalité virtuelle imaginée et réalisée par le professeur Michael Schyns et ses étudiants (HEC-ULiège). Travailler avec ces deux collègues a été une source perpétuelle de découverte scientifique, mais aussi de joie et d'émotions. Mes chaleureux remerciements vont aussi à Dimitri Laboury, directeur de recherche du FNRS, qui a généreusement fourni du matériel iconographique en sa possession pour augmenter la qualité de la présentation.

Ma gratitude est également acquise à Richard Veymiers, directeur du Musée royal de Mariemont, et Arnaud Quertinmont, conservateur de la collection égyptienne à Mariemont, à Michiel Verweij, conservateur à la Koninklijke Bibliotheek van België – Bibliothèque royale de Belgique (Imprimés anciens et précieux), à Fran Stroobants, conservatrice au cabinet des monnaies et médailles dans la même Institution.

La rédaction des chapitres de la première partie a été prise en charge pour une grande partie par les membres du service d'égyptologie de l'ULiège (Gaëlle Chantrain, Jorke Grotenhuis, Aurore Motte, Laurence Neven, Renaud Pietri, Stéphane Polis et moi-même), auquel s'est jointe Cécile Oger, conservatrice des livres anciens à l'ULiège Library. La coordination générale du volume a bénéficié de l'aide de Gaëlle et Laurence.

Enfin, je voudrais saluer au passage l'équipe du Pôle muséal et culturel de l'Université de Liège, ainsi que le service de communication pour leur aide dans le montage de l'exposition.

Prof. Jean Winand
Premier Vice-recteur de l'ULiège
Président du Pôle muséal et culturel